

# Colloque 2012

## Discours d'ouverture du IV e Colloque de Médecine et Psychanalyse

**Dr ME SANSELME-CARDENAS**

**Monsieur l'adjoint au Maire pour la recherche et l'enseignement supérieur, Monsieur le président de l'université, monsieur le doyen, mesdames et messieurs les professeurs, Mesdames, Messieurs, chers collègues, chers amis,**

**Nous sommes heureux et très honorés de votre présence pour ce 4<sup>ème</sup> colloque de « médecine et psychanalyse » à Clermont-Ferrand.**

**Malgré les difficultés propres à la spécificité de ce colloque d'être situé entre deux domaines, malgré les difficultés géographiques pour des participants qui viennent d'Europe, malgré les difficultés actuelles pour la psychanalyse, nous allons y revenir, et malgré les difficultés liées à la crise qui a certes bon dos mais qui sont réelles et constatables, nous voilà nombreux et venant même de lointains horizons pour ce colloque 2012.**

**J'ai chaque année essayé de faire une sorte d'archéologie, de généalogie de l'événement et un lien d'évolution des colloques entre eux.**

**Cette année je souhaite avant de reprendre cette habitude, si l'on peut dire, vous rappeler, car les premiers colloques se sont appliqués à le mettre en évidence, l'unicité de l'âme et du corps, c'est le problème de l'Un et celui de l'Un-corps, et pour cela partir de l'actualité et reprendre, si vous le voulez bien, le fait que l'autisme a été déclaré par l'État, grande cause nationale de l'année 2012 et a donné lieu à l'organisation de Journées « autisme et psychanalyse » qui se dérouleront à Paris les 6 et 7 octobre prochains, cf documentation à la librairie.**

On se sert de l'autisme pour calomnier la psychanalyse et je ne pouvais pas ne pas m'adresser à mes collègues médecins pour leur demander de bien vouloir être très vigilants à tout ce qui se dit à ce sujet.

Des psychanalystes ont pu à certains moments avoir des positions très tranchées.

Ce qui est reproché à certains d'entre eux c'est d'avoir accusé les mères d'être responsables de l'autisme de leur enfant. Vu que c'est la mère qui porte les enfants, les met au monde et les nourrit, elle est responsable de tout, alors il n'y a plus rien à dire !

Médecine et Psychanalyse ne voit pas les choses ainsi ; les psychanalystes ne pointent pas du doigt, ne stigmatisent pas, ils n'accusent pas la mère d'être responsable d'un fait. Le sujet a toujours sa part de responsabilité dans les choix qu'il fait. La responsabilité est toujours partagée et la cause est toujours multifactorielle dirions-nous dans un langage plus habituel pour les médecins. Et responsabilité n'est pas culpabilité.

Aussi, je voulais attirer l'attention de ceux qui pensent qu'ils ne sont pas assez avertis et leur demander de ne pas se laisser entraîner, de bien prendre le temps de se faire leur propre avis, leur propre opinion. Tout ce travail que nous menons avec les médecins dans nos colloques depuis quatre ans est la preuve de l'ouverture que la recherche actuelle en psychanalyse met en avant. La psychanalyse n'est pas celle qui dénonce les parents mais c'est bien celle qui

essaye de voir au cas par cas ce qui a pu conduire un être humain à ne pas être dans le langage courant, dans le délire commun.

C'est un travail clinique qui n'a pas de cesse et c'est un travail de théorisation qui est fondamental puisque c'est au moment même du début de la subjectivation de l'être parlant que l'autisme commence.

L'observation des bébés dans les services de pédiatrie et les travaux menés sur les films qui ont été faits par plusieurs équipes, permettent d'émettre des hypothèses étiopathogéniques et confirment l'urgence d'un diagnostic ultra précoce et la prise en charge la plus adaptée à chaque enfant. C'est l'observation des bébés tout venant et la connaissance des signes traduisant le lien à l'autre dans lequel se constitue le sujet qui permettent d'avoir des doutes voire des inquiétudes sur certains bébés et de proposer très vite l'aide d'un psychanalyste qui pourra éviter que ne se perde la possibilité de création d'un lien entre l'enfant et sa mère ou ses parents. Pour moi je ne peux pas ne pas évoquer ici Françoise Dolto qui a bercé d'un réalisme plein d'espoir, mes études de médecine, de son savoir-faire et de ses émissions. Urgence du dépistage et prise en charge multidisciplinaire au cas par cas et non systématiquement en protocole voilà mon message et je pense que c'est un message de nombre de mes collègues.

**Je voudrais maintenant prendre un moment pour faire part de ma vision à ce jour**, car rien n'est figé, tout est à remettre en question et à interroger avec les données nouvelles de la science et du contexte social, tout est à travailler et à retravailler, de ma vision actuelle donc de ce que l'on appelle l'autisme en m'adressant à mes collègues un peu plus dans le jargon des analystes veuillez m'en excuser et ne pas hésiter à la fin à me demander des éclaircissements si j'en suis capable, non sans garder par moment un langage plus accessible à tous et même en particulier aux mères.

**Pour cette contribution théorique introductive** j'ai intitulé mon texte :

### **L'autisme : Et si on parlait du babil ?**

L'autisme, ce mot dérange car il interroge chacun à l'origine de son humanité : qu'est-ce qu'un être parlant ?

Si à terme on investit le langage dans le sens c'est bien par et dans sa « *motérialité* » dit Lacan que le langage envahit d'abord l'humain. C'est par cette voie que s'acquièrent les premiers signifiants.

C'est dans sa structure physique, phonétique : prosodie, musicalité, son, rythme, intonation, débit, pauses, inflexions, et leur fréquence : hauteur, durée, intensité, respiration, que se joue l'entrée dans le langage et ce qui l'accompagne : regard, mimiques, gestes, entrée accessible comme donnée de départ en puissance pour tout être humain et qui en fait un être parlant.

Par-là entre en jeu le mode de jouir de chacun dans sa singularité et la contingence de sa rencontre avec les S1 signifiants premiers. La jouissance générée va ordonner les S1 et créer le « joi-sens » pour lequel le corps est indispensable et dont l'intégrité est requise.

Premier contact avec le sens, sens pourtant déjà là mais qui vient de surcroît, quand le signifié et la résultante des effets de S1 dont la jouissance, entraînent l'adhésion à l'entrée dans le langage et l'accès au sens ou au contraire point d'adhésion ou adhésion inappropriée pour le sens commun.

Ce côté physique qui fait le lien langage/corps fait le lien au sens par la phonématique. L'incommensurabilité apparente entre la physique du son et le sens qui en ressort, passe par une jouissance physique du corps obtenue dans une imitation ou une invitation de l'Autre.

La « motérialité » permet à l'oralité de se mettre en place je pense déjà *in utero*, positions de la bouche, lèvres, langue, doigts, pharynx. Une fois l'appareil phonatoire en place, la pulsion s'installe encore davantage autour de cet orifice.

Puis la coupure que les sons, émis par le bébé, introduit dans la mélodie de la mère permet l'émergence de la subjectivité de l'infans et font de cette femme une mère.

Les affects ainsi mis en place rendent impossible désormais toute correspondance entre les mots et un sens ou le même sens des mots pour deux personnes puisque ce que le langage véhicule de subjectivité se loge entre les mots au lieu de l'Autre et ouvert à l'équivoque.

### **Que se passe-t-il dans l'autisme?**

#### **Puis-je avancer mon hypothèse ?**

**S1 a chez l'humain deux effets** : un effet réel dans le corps et un effet symbolique dans l'esprit.

--- **D'abord se fait un lien avec le corps**, sorte de préparation avec canalisation de la jouissance qui avec l'évolution du sujet cède de plus en plus la place à une articulation dans le symbolique. Le problème est plutôt dans la non préparation, dans le non lien au corps pour les autistes et dans l'articulation proprement dite pour les psychotiques.

Ce lien est facilité pour certains S1 s'accompagnant de plaisir et inhibé ou défectueux pour des S1 s'accompagnant de souffrance ou douleur. Il nécessite déjà le corps imaginaire pour empêcher la jouissance d'envahir le corps réel et vivant qui lui génère tous les affects au fur et à mesure que le nouage entre R S I, Réel, Symbolique et Imaginaire se fait.

Peut-on penser que si ce lien ne se fait pas, une sorte d'accrochage au S2 reste possible dans le Symbolique en accès direct comme le décrivent les autistes de haut niveau, comme un dictionnaire mais pas une articulation au sens propre?

**Dans l'autisme secondaire** le S1 tout seul tourne à vide dans une amplification S1S1S1 diffuse, ne parvenant pas à créer ce lien au corps, le narcissisme n'ayant pu se faire faute de l'Autre par « refus de l'Autre du sujet ». L'aliénation signifiante ne se fait pas. Ce manque de lien faisant que la jouissance est perçue comme hors-corps ou comme envahissante et sans localisation. C'est un échec de la subjectivation.

**Dans l'autisme primaire** il n'y a qu'un pur Réel, désaffecté, sans imaginaire et sans symbolique qui aboutit à la mort, seule pulsion qui a prise et l'emporte sur l'autoconservation.

**Quelle que soit la cause de l'autisme**, externe, génétique, moléculaire, cellulaire, voire organique comme une surdité, mais aussi le manque d'Autre comme l'hospitalisme et l'enfant sauvage ou interne, choix du sujet «insondable décision de l'être» dit Lacan, **la motérialité n'a pu produire ce lien, cette aliénation subjectivante.**

C'est comme si dans le petit Prince, le S1 «du pas de l'ami» ne pouvait être «comme une musique» et le «bruit du vent dans le blé» ne pouvait pas être aimé parce que l'affect que le mot ou la représentation sont censés créer n'est pas possible ou fait mal.

**Quelles hypothèses dans l'autisme pour la non-réponse et l'absence de mimiques ou le détournement du regard de l'émetteur de la voix ?** L'organique ? Un dysfonctionnement. La perception ? L'enfant est sourd. Le bébé se bouche les oreilles, se protège du déplaisir de la souffrance de l'agression ? Hypersensibilité, hyperacousie ? Ou déjà association à des sensations douloureuses de la mère *in utero* qui se transmettaient à l'enfant ?

L'autisme survient parce que dans la relation à l'Autre il manque le plaisir soit plaisir que donne l'Autre à ce que le bébé peut faire pour attirer son attention soit plaisir que le bébé ne donne pas en retour à ce que fait la mère. Il manque l'Imaginaire, le corps imaginaire ne peut advenir dans une présence trop prégnante du réel. Alors l'enfant n'advient pas comme sujet dans ce lieu de l'Autre que sont les parents et les parents peuvent ne pas advenir sans l'aide d'une troisième voie/voix que peut être justement l'analyste.

**Je ne dirai pas ici la différence avec la psychose ce n'est pas le propos même si c'est très lié.**

**--- Le second effet, l'articulation proprement dite S1-S2 est dans le symbolique.**

**Ce qui est donné à l'humain quand il naît** c'est tout le signifié d'une époque, les lekta des stoïciens, d'abord donné sous sa forme prélinguistique impressions, présentations, les phantasiai.

**L'humain apprend peu à peu l'articulé**, on n'apprend pas à parler, on apprend la phonation puis l'humain associera, après passage par le corps, les signifiants aux lekta. C'est cela aussi qui peut être acquis ou non, refusé ou non, totalement ou en partie là encore pour des causes organiques ou psychiques externes ou internes.

**Quand un sujet n'utilise pas le signifiant habituel pour produire le signifié attendu** on suppose qu'il n'a pas le sens, pas l'articulation S1-S2, sans qu'on le sache réellement.

**A contrario, pour un autiste cela pose un problème :**

Partons de cet exemple rapporté de la Journée d'étude sur l'autisme :

L'enfant à qui on avait réussi à apprendre à dire dans la semaine «merci madame» et qui le week end dit à sa maman «merci madame».

Parce qu'il utilise tels signifiants « merci » et « madame », on conclut qu'il a l'articulation S1-S2 « il sait remercier une personne qui est une dame qui n'a pas de parenté ou de place précise pour lui pour telle ou telle raison » alors qu'on peut penser plutôt qu'il a utilisé ces signifiants sans que cela corresponde au signifié commun puisque il le dit à une personne qui est sa mère c'est-à-dire qui n'a pas à être communément appelée madame. En lui apprenant à prononcer tel S1 « merci madame », la méthode ABA ne pense-t-elle pas lui avoir permis de faire une articulation S1-S2, à savoir qu'il est devenu capable de le dire au bon moment, pour la bonne raison et à la bonne personne, lui avoir donné accès au S2 ? C'est un résultat social mais n'est-ce pas un faux espoir pour des parents ?

**Pur mimétisme. Je me pose même la question d'une nocivité** éventuelle, si par cet apprentissage de surface, on lui perturbe sa façon de faire pour exprimer sa souffrance dans le langage. N'aura-t-il pas davantage d'événements de corps seul moyen qui lui reste pour dire son mal-être puisqu'on lui aura brouillé sa façon à lui de faire avec le langage, façon qu'il s'était permis, qu'il avait à sa disposition?

L'analyste qui s'appuie sur la langue du sujet n'obtient pas toujours et si vite ce résultat social mais il donne une seconde chance au sujet de revenir sur son appréhension du langage, de s'en saisir autrement.

C'est pourquoi il me paraît important de parler en dehors du seul milieu analytique de ce mieux être du sujet que l'analyse obtient souvent.

Pour conclure cette partie :

L'autisme ne dérange-t-il pas parce qu'il interroge le moment où l'esprit par les mots entre dans le corps ?

## **Je reviens maintenant sur l'historique et le lien entre les colloques**

### **2009**

C'est après trois ans de présentations cliniques au CHU de Clermont-Ferrand que Jean-Robert Rabanel et moi-même avons eu l'idée de ce colloque pour exposer les résultats de cette expérience qui nous semblaient importants et novateurs et provoquer des échanges fructueux avec tous ceux qui seraient intéressés.

Le 1er colloque part de l'idée de l'union de l'âme et du corps et de la nécessité de revenir à une médecine plus humaine qui ne sépare pas le corps de ce qu'il vit et de ce qu'il dit.

Le morcellement chaque fois plus grand permis par les progrès technologiques a en effet tendance à faire perdre de vue cette union de l'âme et du corps en descendant du côté de l'infiniment petit au-delà même des organes, des tissus, de la cellule et des molécules.

### **2010**

Le deuxième colloque cherche à éclairer les concepts d'universalité, de particularité et de singularité de tout ce qui touche au corps mais aussi à l'esprit, à la pensée et on aborde la clinique sous transfert.

### **2011**

Le troisième colloque dépasse cette union de l'âme et du corps pour affirmer l'unicité d'origine et l'interaction de fonctionnement. Il pose la question de la place à tenir entre un vitalisme le plus dépouillé possible de métaphysique et un matérialisme radical. Il pointe aussi la pertinence de l'analogie comme outil de réflexion et de recherche pour médecine et psychanalyse.

Un aperçu de l'histoire du corps à travers la philosophie que nous avons fait avec Martine Roques et Sylvette Calloni, nous a menés jusqu'au corps vivant et à sa considération comme support de l'unicité de l'âme et du corps mais aussi à sa mise en évidence comme objet d'étude de « médecine et psychanalyse ». Si « médecine et psychanalyse » a une longue vie, ce que nous souhaitons sans doute tous ici, c'est ce corps vivant que nous y étudierons sous toutes ses facettes, année après année pour avancer dans sa connaissance et en approfondir certains points au fil des travaux de recherche déjà en cours pour certains, que les participants viendront apporter.

Déjà l'an dernier les textes d'une très grande qualité de nos collègues ont permis un travail et des échanges dont chacun a le souvenir et qui sont, pour ceux qui n'auraient pu y assister, réunis dans un CD du 3<sup>ème</sup> colloque que l'on peut trouver à la librairie dès cet après-midi.

### **2012**

Constatons que les contributions à ce quatrième colloque, se sont encore beaucoup étoffées. Nos collègues espagnols fidèles depuis le premier jour par leur présence et ensuite par leur participation très active sont toujours là et toujours aussi actifs.

Nos collègues suisses continuent à travailler avec nous de manière bien installée malgré l'absence regrettée des Prs François Ansermet et P Magistretti qui ne peuvent être ces jours avec nous pour des questions cruciales sur les travaux qu'ils mènent.

Nous avons vu cette année le programme s'enrichir de la participation de plusieurs ACF de France, ce qui est évidemment une très agréable constatation. Bordeaux, Nantes, Strasbourg, Paris, Gap et Clermont-Ferrand ont une place dans le programme. La recherche clinique qualitative prend sa place.

Nous souhaitons que cela s'étende encore.

**Voilà pour le rappel du passé et les souhaits pour le futur.**

**Quand j'ai réfléchi aux thèmes pour 2012 et aux thèmes que certains de nos intervenants ont choisi de travailler et d'approfondir, la grande question de la continuité ou de la rupture entre l'homme et l'animal s'est imposée à moi et le parcours de l'animalité aux neurosciences.**

**Je vais donc rappeler comment ce problème a été posé par le passé dans l'histoire de la philosophie et jusqu'à nos jours et nos intervenants de demain matin nous dirons comment il se pose aujourd'hui et les éléments de réponse qu'ils nous proposent. Mais dès aujourd'hui les textes cliniques rapportés avec finesse et pertinence vont nous interroger depuis les cliniques de l'extrême jusqu'aux symptômes actuels nouveaux, que notre société génère.**

**Pour poser le problème de l'animalité, je reprendrai quelques lignes de l'argument du colloque :**

**Sommes-nous seulement des animaux ?**

**Des animaux à dresser ? Des animaux à éduquer par le seul pouvoir de l'image, livrés à la pornographie, soignés uniquement par des protocoles standardisés ? Ce serait tellement simple ! Chez l'animal, pas d'oubli, pas de déni, pas de troubles de la mémoire....**

**Toutes les questions abordées, qu'elles soient celles de l'autisme, de la sexualité, de l'éducation de l'enfant, du rapport à l'autre ou du rapport aux animaux, dépendent de la définition que l'on donne de l'homme. De quel être parlons-nous ?**

L'homme rationnel d'Aristote, jusqu'à Montaigne,  
L'homme raisonnable et l'animal-machine de Descartes,  
L'homme des lumières et de l'évolution,  
L'homme structural puis neuronal ?

**De l'Antiquité avec Aristote nous est parvenu l'homme rationnel, qui à l'âme végétative, la vie consistant à se nourrir soi-même, à croître et à dépérir, associe l'âme sensitive. Séparé de sa nourriture l'homme doit la rechercher et de cette nécessité, naissent le manque et le désir.**

**Aristote, dans l'âme intelligible, accorde à l'animal une autre faculté, l'imagination sous le terme de phantasiai mais celle-ci n'accède pas à la mémoire donc la remémoration n'est pas possible d'où l'absence d'aptitude à la persuasion, à la délibération, au jugement, à l'opinion.**

**L'homme est entre les dieux et les bêtes et chacun est à sa place. Il est un animal politique au sens fort, social certes, comme les abeilles, les fourmis et les grues mais bien plus car il possède le *logos*, la faculté de raisonner qui lui permet contrairement aux**

autres animaux d'agir raisonnablement, échanger, dialoguer, s'opposer sur des valeurs morales.

Si les cyniques ont poussé jusqu'à l'extrême, jusqu'à la transgression (inceste, parricide et cannibalisme) l'animalité en l'homme, cette vision est loin d'être celle de la douceur grecque.

L'homme antique reste conforme à la nature, substance que l'on peut décrire scientifiquement.

Cet homme animal est relayé au Moyen-Âge par le Christianisme à travers les bestiaires des frontons des cathédrales, les Pères de l'Église et de Saint-Augustin.

La pensée de Montaigne nourrie des Anciens s'inscrit dans cette conception de l'homme. Il a tout dit dans les *Essais*, Chapitre 2 *L'apologie de Raimond Sebond*, en disant que dans la question de la continuité de l'animal et de l'homme à la fois le langage ne compte pas et à la fois le langage est tout ce qui compte.

Pour Montaigne « le langage remplit sa fonction quand il se fait oublier ; quand il prend l'avantage, quand il surmonte, le pire peut arriver ». C'est loin d'enlever de l'importance au langage : « nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. »

Dans la première partie de *L'apologie de Raimond Sebond*, Montaigne traite de l'intelligence des bêtes avec forces exemples, s'inspirant de Plutarque et fait l'éloge des animaux. Dans la deuxième partie l'animalité a une double fonction : elle sert la critique de l'anthropocentrisme et d'un certain rapport de l'homme à l'être, au monde et à lui-même ; elle met l'accent sur le caractère éthique de la relation de l'homme à son corps. Pourtant il en conclut : « La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme et quant à la plus orgueilleuse. » Il détruit l'arrogance de l'homme et met l'homme sur un pied d'égalité avec l'animal : « Il y a plus de différence de tel homme à tel homme qu'il n'y en a de tel homme à telle bête. » ou encore :

« nos faces sont différentes car sans cela nous ne pourrions distinguer l'homme de l'homme mais chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ».

Montaigne avant la psychanalyse souligne la difficulté de l'unité de l'homme et pense la bête plus proche des lois de la nature en modèle d'unité. Il met en tension l'instinct animal, bien que susceptible de dénaturation et la capacité à la perversion de l'homme et préfère souligner la normativité de l'animal « au demeurant vivez en bêtes et tenons école de bêtises ».

Les arguments philosophiques dans ce débat tournent autour de Montaigne et Descartes que l'on cherche à opposer.

Montaigne propose un naturalisme qui rapproche l'homme et l'animal, Descartes au contraire défend l'idée d'une différence de nature. Cette opposition se traduit au niveau de leur réflexion sur le langage.

-Montaigne assouplit la notion de langage afin qu'elle se prête à toutes les extensions et ne puisse pas servir de critère de distinction entre l'homme et l'animal. Il nie la spécificité du langage verbal par rapport à la communication par geste et il donne à la communication animale pleine valeur de langage. Montaigne prête le langage aux animaux.

- Descartes conteste l'interprétation des faits que Montaigne donne pour rapprocher l'animal et l'homme en passant sous silence ce qui les oppose, l'absence ou la présence de la pensée. L'objectif de Descartes est de déterminer qu'aucune des capacités qu'on peut prêter à l'animal n'exige qu'on lui accorde la capacité de penser. Descartes refuse le langage aux animaux.

**-Descartes isole progressivement la caractéristique des langages humains au sein des systèmes de communication et montre qu'elle se ramène à l'expression des pensées ce qui le conduit à faire du langage « le seul signe certain d'une pensée latente dans le corps » et « la seule différence entre les hommes et les bêtes ».**

**Descartes refuse de limiter les modalités de la fonction du langage au seul usage de la voix puisque, du côté de l'animal les pies et les perroquets imitent la voix humaine sans que rien n'autorise à croire qu'ils peuvent parler comme nous, « en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent », et que du côté de l'homme les sourds et muets de naissance inventent « quelques signes par lesquels ils se font entendre... » et « expriment leurs pensées ».**

**« Ce qui singularise l'homme c'est d'avoir un langage qui lui permet de s'ajuster à n'importe quelle situation, de répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire ».**

**Descartes fait une analyse du langage qui distingue le langage proprement humain et les systèmes de communication utilisés dans les autres espèces.**

**Dans cette conception cartésienne, les bêtes y perdent le statut de sujet et l'homme devient objet des sciences. En sachant comment marche la machine des corps, on peut fabriquer des machines sur leur modèle ou guérir les corps comme on répare une montre.**

**Le seul critère différentiel, c'est le langage.**

**C'est dans ce prolongement que les 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles accorderont eux aussi une place prépondérante au langage.**

**PASCAL dans les pensées énonce : « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant... Toute notre dignité consiste donc en la pensée...travaillons donc à bien penser voilà le principe de la morale. » Hors le langage et la conscience, supports de la pensée, PASCAL ne rabaisse pas seulement l'humanité au rang de l'animalité mais jusqu'au rang du règne végétal.**

**Avec l'empirisme de LOCKE au 18<sup>ème</sup>, la raison n'est plus a priori. Elle est réglée par l'expérience reliée à la vie, au corps et aux milieux. Le discours sur les « bêtes » se transforme. Il emprunte deux voies, l'une scientifique avec un discours pré-éthologique et l'autre philosophique avec les débats sur l'instinct, l'automatisme des bêtes, le comportement animal.**

**ROUSSEAU pose la question de la différence entre les facultés humaines et animales qui se manifestent au niveau de la mémoire, de l'imagination ou des passions. Il renoue avec la pensée sceptique de MONTAIGNE de la continuité entre l'homme et l'animal.**

**Pour ROUSSEAU, il y a l'état originaire et naturel de l'homme. C'est l'animal. L'homme est enveloppé d'animalité comme dans une matrice et il va s'en dégager par la réflexion et par le « Contrat Social ». On peut aller jusqu'à penser qu'il fonde le droit moderne des animaux car pour lui tous les êtres vivants se caractérisent par la sensibilité et la pitié : « l'homme est assujéti à un devoir moral envers [eux] les animaux » et « la question n'est pas : peuvent-ils raisonner ? Peuvent-ils parler ? Mais peuvent-ils souffrir ? »**

**BENTHAM**

**DIDEROT** considère que si le soubassement est biologique, déterminé par l'appareillage sensoriel, le langage est fondamental et sa célèbre réplique : *« Parle, et je te baptise »* confère à l'homme son humanité. Cela passe par l'éducation et la fixation par l'écriture. *« Pourquoi l'homme est-il perfectible et pourquoi l'animal ne l'est-il pas ? .... Toute l'âme du chien est au bout de son nez... Toute l'âme de l'aigle est dans son œil... Il n'en est pas ainsi de l'homme. C'est son entendement, au contraire, ou l'organe de sa raison qui est le plus fort »*

Au **XIXème**, **DARWIN** posera la question en termes de sélection naturelle, conception continuiste et gradualiste qui ramène l'homme à sa juste place qui ne saurait se situer à part des autres animaux. Comme Montaigne il retrouve l'homme en l'animal, et lutte avec cet anthropomorphisme contre l'anthropocentrisme et contre le culte de la parole humaine qui se fait au mépris de la nature.

Cette continuité scientifiquement établie entre l'animal et l'homme sera progressivement accaparée par les sciences avec la naissance de la psychologie animale, l'éthologie, la primatologie et l'évolutionnisme.

L'éthologie au **XXème** siècle et les méthodes d'observation de **LORENZ** ou l'idée de l'Umwelt (le monde, l'environnement) de **VON UEXÜLLK** vont s'imposer et peu à peu c'est l'idée de l'intelligence animale qui prévaudra.

On arrive au **XXème** siècle.

D'abord Heidegger pour qui *« le saut de l'animal qui vit à l'homme qui dit est aussi grand, sinon encore plus grand, que celui de la pierre sans vie à l'être vivant. »* Pour lui, le langage qui vient en excès chez l'homme, lui fait considérer l'animalité autrement que comme un *« manque de »* par rapport à l'homme mais à la fois lui interdit à jamais l'accès à l'animal en tant que tel.

Puis le structuralisme qui verra peu à peu émerger l'idée d'un homme pour qui l'instinct n'est plus le guide de sa conduite mais qui est devenu un homme antinaturel c'est-à-dire culturel forgé au gré des institutions sociales variables selon les cultures. Il ne lui suffit plus de combler ses besoins par ce que l'instinct lui prescrit, il apparaît en lui un désir qui devient insatiable mais doit se soumettre aux règles de la symbolique de la culture de son temps.

Pour Lévi-Strauss c'est de la fonction symbolique qu'il fait le trait le plus caractéristique de l'humanité puisque toutes les activités humaines en dépendent : langage, systèmes de parenté, d'échanges, de représentation. Mais c'est aussi de la ressemblance et proximité avec l'animal qu'il dit *« c'est en raison de la ressemblance que nous nous mettons artificiellement à part car cette ressemblance avec les bêtes ou parenté met mal à l'aise dans la mesure où elle contrevient au sentiment d'amour que chacun éprouve à l'égard de lui-même comme différencié, unifié individuellement et délimité comme quelque chose qui serait une essence spécifique ».*

Avec cette figure de l'homme structural, et l'importance de l'inconscient, du symbolique de l'opposition de la culture à la nature et de l'humanité à l'animalité, les sciences humaines ont tenté de dépasser les liens biologiques pour sociabiliser chaque fois plus l'être humain.

Aujourd'hui et très vite, les sciences humaines reculent au profit des neurosciences, de la biologie moléculaire et de la biologie de l'évolution.

**On pose en définition de l'homme : l'homme est un vivant comme les autres et les phénomènes mentaux sont posés comme des phénomènes naturels. Pour le prouver on met en marche toutes les machines et toutes les techniques en cours. Par ailleurs, les sciences cognitives aspirent à étudier la subjectivité de l'esprit sans renoncer à l'objectivité de la science.**

**Nos intervenants nous donnerons leur position par rapport à ces points de vue actuels très déterminés et les réflexions qu'ils se font en tant que professionnels mais aussi en tant qu'êtres humains sur cet homme neuronal.**

**Pour ma part je désire conclure sur la pensée d'Elisabeth de Fontenay et son livre *Le silence des bêtes* qui fait référence en histoire de la philosophie : « la place que l'on accorde aux animaux n'est pas sans rapport avec la façon dont nous nous traitons les uns les autres, ceux que l'on déshumanise par le racisme, ceux qui du fait de leur infirmité, de la maladie, de la vieillesse, du trouble mental ne sont pas conformes à l'idéal dominant. »**